

## 6

*Tchoung Fou, la vérité intérieure*

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des jésuites, retour de Pékin, introduisirent en Europe un traité de divination qui passait pour le plus ancien livre de la Chine et la clé de sa sagesse. L'univers entier s'y trouve ramené au jeu de deux principes complémentaires, *yin* et *yang*, qu'on peut à loisir identifier comme l'ombre et la lumière, la femelle et le mâle, le repos et le mouvement, la terre et le ciel, le froid et le chaud, etc. Une technique simple, de type pile ou face, permet d'établir un hexagramme figurant l'exact dosage de ces principes dans l'état du monde au moment où on consulte l'oracle, et par conséquent d'y ajuster sa conduite. En soixante-quatre hexagrammes, pas un de plus, pas un de moins, se décompose l'infinie variété de la vie et des situations que son flux modifie à chaque instant. C'est pourquoi le *Yi-King* s'appelle *Le Livre des transformations*. Il ne décrit pas des états figés, mais les tendances qui les animent. Il sait que tout moment est un passage, que l'apogée annonce le déclin, et la défaite la victoire future. À qui tâtonne dans les ténèbres il apprend que la lumière reviendra, à qui exulte sous le soleil de midi que le crépuscule est déjà commencé, à l'homme sage l'art subtil de se laisser porter par le cours des choses comme une barque vide par le fleuve.

Diverses traductions, pendant deux siècles, furent proposées des textes sibyllins qui, attribués à Confucius et à d'autres autorités, commentent chacun des hexagrammes. Elles ne dépassèrent pas le cercle des orientalistes jusqu'en 1924, où Richard Wilhelm, un pasteur allemand amoureux de la Chine, en proposa une dont l'exceptionnelle qualité augmenta tout d'un coup l'audience du *Yi-King*. Carl Gustav Jung figurait parmi ses plus fervents adeptes, et c'est l'une de ses élèves, Cary F. Baines, qui en 1951 en publia la version américaine (il fallut attendre 1968 pour la version française d'Étienne Perrot). L'ouvrage connu, dans les années cinquante, un succès souterrain et fécond, qui se transforma durant les deux décennies suivantes en véritable popularité : John Cage s'en servit pour dériver des progressions d'accords, des physiciens pour déterminer le comportement de particules subatomiques et, à l'étage du dessous, chez les babas, dès qu'on avait fumé quelques joints, hop, on lançait les trois pièces, six fois de suite, sur le kilim, après quoi on se débrouillait avec des sentences comme : « La persévérance est avantageuse. Soigner la vache amène la fortune. » Ou « Libère-toi de ton gros orteil. Alors le compagnon s'approche et tu peux te fier à lui. »

Dick fit, si l'on peut dire, partie de la queue de l'avant-garde. Alerté par un article de Jung, il découvrit le livre en 1960 et ne s'en sépara plus, Anne y fut initiée. Bientôt toute la maison vécut sous la loi évasive de l'oracle, l'interrogeant à tout bout de champ et confiant à son arbitrage les décisions les plus prosaïques.

Il existe deux façons de pratiquer le *Yi-King* : comme un livre de sagesse et comme une technique de divination. On peut en attendre un enseignement général sur la manière, en toute circonstance, d'accueillir la vie, ou des réponses précises à des questions précises, du type : aurai-je assez d'essence pour rouler jusqu'à la prochaine station-service ? La première approche paraît plus respectable et sensée, elle expose en tout cas à moins de déceptions que la seconde. Malheureusement pour lui, s'il y a une chose après quoi Dick ne courait pas, c'était la sagesse. Tout ce qu'enseigne le taoïsme, dont le *Yi-King* constitue le cadre de référence, sur les bienfaits de la souplesse, de la patience et de l'abandon, d'une façon générale toute connaissance de la vie construite sur l'expérience et l'ascèse demeurait pour lui lettre morte. En cela il était profondément ésotériste : croyant à l'existence d'un secret caché derrière le visible, il n'imaginait pas que la vie, peu à peu, l'enseignât, mais qu'il appartenait à l'intellect de le conquérir par un coup de force. Il n'attendait pas de la culture, de la psychanalyse ou de la religion qu'elles le forment, mais qu'elles lui livrent le mot de passe permettant de s'évader de la caverne où, à on croire Platon, nous est seulement montrée l'ombre du monde réel.

Au temps de ses débuts littéraires, il avait aimé ce conte d'un de ses confrères, le malicieux Fredric Brown : les savants du monde entier collaborent à la construction d'un gigantesque ordinateur où ils enfournent toutes les données composant le savoir humain, avec un programme capable de les connecter. Vient le moment solennel où l'on fait tourner la machine. En tremblotant un peu, on pianote sur son clavier la première question : « Dieu existe-t-il ? » La réponse ne ce fait pas attendre : « Maintenant, oui. »

D'une certaine façon, le *Yi-King* ressemblait à cet ordinateur, et son jeu de soixante-quatre hexagrammes à un programme permettant de comprendre – dans les deux sens du verbe – l'univers. Avec sa pédanterie coutumière, Dick expliquait à Anne comment dans cette combinatoire de traits pleins ou brisés Leibniz avait reconnu la préfiguration de son propre système, fondé sur l'usage exclusif du 0 et du 1, et lui-même préfigurant le clignotement binaire de l'informatique moderne. Pour un inventeur de questions ultimes, toujours en quête d'instance à qui les poser, cela ressemblait bel et bien à un cadeau des dieux.

Le *Yi-King* lui avait conseillé de louer le cabanon du shérif pour y écrire un livre qui vaille vraiment la peine ou crever. (Cette alternative dramatique venait bien sûr de lui : le *Yi-King* n'aurait jamais dit ça ; en cas d'échec, il aurait simplement insinué que la situation n'était pas mûre, qu'on s'était imprudemment hâté.) Lorsqu'il y eut transporté son barda, il plaça sur la table, à côté de la machine à écrire, les deux volumes noirs de l'édition Baynes et les trois pièces chinoises percées dont il se servait pour bâtir les hexagrammes. Puis il s'assit et

attendit. On recommandait de chasser toute pensée avant de consulter l'oracle, mais il avait un mal fou à chasser toute pensée. Des images, des idées souvent ruminées flottaient à la surface de sa conscience. Il devinait que certaines de ces épaves trouveraient leur place dans le livre, mais il ne fallait rien brusquer. Les laisser dériver, portées par le courant. Au centre, il y avait l'image du bijou. Une broche ou peut-être un pendentif : quelque chose de ramassé, qui tenait au creux de la main. Ce n'était pas un bijou précieux, mais lorsqu'on s'attardait à le regarder, à le soupeser, on sentait un changement advenir en soi. La houle s'apaisait. Plus d'oppositions, ou bien si, mais tellement équilibrées qu'on ne les percevait plus comme des oppositions. Calme, évidence. Il faudrait que ce bijou soit dans le livre. Il faudrait que le livre ressemble à ce bijou.

Mais comment, s'il y était question du nazisme, vers quoi ses réflexions s'orientaient depuis des mois ? Il avait lu des masses de livres là-dessus, tout récemment celui d'Hannah Arendt sur le procès d'Eichmann à Jérusalem, il savait que le jour où il écrirait sérieusement, ce serait à ce sujet. Le nazisme, tous les habitants de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle doivent se débrouiller avec, vivre avec l'idée que c'est arrivé, comme lui devait vivre avec la mort de sa sœur Jane. On peut ne pas y penser, n'empêche que c'est là, et il faudrait que ce soit aussi dans son livre.

Rien de plus éloigné du tao que le nazisme. Les Japonais, pourtant, qui vénèrent le tao, avaient été alliés aux nazis. S'ils l'avaient emporté... Un moment, il laissa miroiter cette idée. On avait déjà fait des livres de ce genre, il en avait lu un d'après lequel le Sud avait gagné la guerre de Sécession. Il se demanda ce que serait un monde issu de la victoire de l'Axe, quinze ans plus tôt. Qui dirigerait le Reich ? Hitler toujours ou l'un de ses lieutenants ? Est-ce que cela changerait quelque chose que ce soit Bormann, Himmler, Goering ou Baldur von Schirach ? Est-ce que cela changerait quelque chose pour lui, habitant de Point Reyes, Marin County ? Et quoi ?

C'était une impression étrange d'imaginer non pas un avenir hypothétique, mais un autre passé. Plus il y réfléchissait, plus ce passé et le présent qui en résultait prenaient de consistance ; ils auraient pu exister ; en un sens, ils existaient : ils se servaient de son cerveau pour exister. Mais ils pouvaient exister sous mille formes différentes, cela dépendait des choix qu'il effectuait. À chaque instant des millions d'événements adviennent ou n'adviennent pas ; à chaque instant des variables se transforment en données, le virtuel devient actuel, et c'est ainsi qu'à chaque instant le monde présente un état différent. Quoi qu'il écrive, à sa petite échelle, un écrivain fait forcément ce genre de travail : tout pouvant arriver, c'est à lui de décider qu'une chose arrive plutôt qu'une autre.

Il sentit qu'il était temps de demander conseil au *Yi-King*. Il obtint l'hexagramme 60 : *Tsie*, la limitation.

« Au-dessus du lac est l'eau : image de la limitation. Ainsi l'homme noble crée le nombre et la mesure et recherche ce que sont la vertu et la conduite correcte. »

Commentaire : « Le lac est un espace fini ; l'eau est inépuisable. Le lac ne peut contenir qu'une quantité déterminée de l'eau infinie. Telle est sa propriété. De même, c'est en établissant des limites que l'individu acquiert sa signification. »

Étonnant, songea-t-il, comme l'oracle tombe presque toujours à pic. Ses détracteurs font valoir qu'il ne donne que des conseils de bon sens, assez généraux pour convenir en toute occasion : patience, modération, persévérance - et, dans une certaine mesure, c'est vrai. C'est vrai que normalement je n'ai pas besoin de lui pour penser qu'un roman exige un cadre précis ; mais parce qu'il me l'a dit, et parce que je me posais précisément le problème, je vois mieux tout à coup l'importance de ce cadre. Je comprends par exemple que la première chose à faire, c'est de tracer des frontières.

Après leur écrasante victoire de 1947, les puissances de l'Axe, décida-t-il, se sont partagé le monde. L'Europe, l'Afrique et l'est de l'Amérique, jusqu'aux montagnes Rocheuses, reviennent au Reich. Le chancelier Martin Bormann y poursuit la politique de son prédécesseur, transformant un appréciable pourcentage de ses populations en savonnettes et le continent africain en... on ne sait pas quoi, et on préfère éviter d'y penser. Sur l'Asie, le Pacifique et l'ouest de l'Amérique le Japon fait peser un joug plus humain. Pas de camps de concentration, moins de terreur policière. Les Américains ont parfaitement intériorisé le code social de l'occupant : comme lui, ils ne craignent rien tant que d'enfreindre l'étiquette et de perdre la face ; comme lui, ils ne prennent aucune décision sans l'avis du *Yi-King*. À tout moment, le Californien moyen jette les pièces et observe, fasciné, la formation de l'hexagramme qui, produit par le hasard, n'en plonge pas moins ses racines dans la texture du monde. L'alternance des traits pleins et brisés donne à chacun, pour comprendre l'état présent des choses, une clé à la fois singulière et universelle : s'il y a sa place assignée, c'est en relation avec celle de tout être vivant ou ayant vécu, avec le cosmos tout entier.

Afin d'illustrer cette interdépendance, il choisit de multiplier le nombre des protagonistes et des points de vue. Au début, ils n'avaient que des noms : Frank et Juliana Frink, Nobusuke Tagomi, Robert Childan, les époux Sakoura... Mais il suffisait d'écrire leurs noms et en leurs noms de tirer le *Yi-King* pour que ces fantômes s'animent. Sans qu'ils se connaissent forcément, des connexions surgissaient entre eux, M. Tagomi, haut fonctionnaire japonais en Californie, cherchait un cadeau précieux pour honorer un visiteur du Reich. Dans ce but, il s'adressait à Robert Childan, un Américain de souche qui tenait un magasin d'antiquités indigènes : *comics* d'avant-guerre, montres Mickey, disques de Glen Miller, colts 44 de la guerre de Sécession, toutes babioles dont les élites occupantes raffolaient et dont Childan garantissait l'authenticité. À tort : la plupart de ces pièces se révélaient des faux, fournis par l'atelier clandestin où travaillait Frank Frink. Viré à la suite du scandale, celui-ci tentait sa chance dans la bijouterie. Il avait été marié, autrefois, à une certaine Juliana, qui, au début du récit, servait des hamburgers dans une cafétéria du Colorado. Dick ne savait pas trop quoi faire

d'elle, mais ne s'en inquiétait pas. De la périphérie elle trouverait bien moyen de se frayer un chemin jusqu'au cœur du livre : il était sûr qu'elle serait une héroïne parfaite et, en attendant, il lui suffisait de la faire bouger, marcher dans la rue, prendre sa douche, « Attente dans le pré, confirmait l'hexagramme 5 : il est avantageux de demeurer dans ce qui dure. Pas de blâme. » Sans trop de manières, il s'avouait qu'il avait surtout inventé Juliana pour en tomber amoureux.

Il travaillait dans la fièvre, neuf ou dix heures par jour. Il lui semblait que le livre existait déjà, quelque part, et que son travail consistait seulement à suivre les directives de l'oracle pour l'amener à la lumière. Quand un des personnages tirait un hexagramme suggérant un choix contraire aux vagues plans qu'il avait formés pour lui, il résistait à la tentation de recommencer jusqu'à ce que le verdict l'arrange mieux : il laissait faire, suivait le mouvement ; l'histoire se développait d'elle-même. Le soir, il avait de plus en plus de peine à s'y arracher. Il suivait pensivement le chemin de terre qui, du cabanon, le conduisait entre les clôtures à la grande maison blanche. De l'intérieur venaient des voix, de la musique, des tintements de couverts. Il frottait longuement devant la porte ses bottines militaires crottées. Il retrouvait avec une sorte d'incrédulité cette femme à qui il avait promis de dédier son premier livre sérieux et qui n'y trouvait pas sa place : comme si le livre n'admettait que des personnages réels et qu'elle ne l'avait pas été suffisamment. Juliana était brune, aile de corbeau ; quelle idée d'avoir épousé une blonde, et tellement stridente ! Tout le temps elle pestait et jurait, comme le pèlerin russe qui pour l'incorporer à sa respiration répète sans cesse le nom de Jésus, sauf qu'elle, c'était *shit, fuck*, il avait l'impression que des crapauds lui sortaient de la bouche. Il filait doux, aidait à mettre la table. Il jouait avec les filles et avec le bébé. Il allait à la salle de bains prendre les diverses pilules nécessaires à son équilibre. Quelquefois, tard le soir, quand il était certain qu'il n'y aurait personne, il passait à la bijouterie. Seul dans l'atelier, il s'asseyait devant l'établi. Ses doigts s'attardaient sur les brosses, les pinces, les cisailles, les polissoirs, ces outils minuscules et précis qu'il aurait aimé savoir manier. Mais il n'éprouvait pas de mélancolie : cette partie de sa vie était sauvée. Elle avait trouvé place dans le monde du livre, où Frank Frink avait lui aussi monté son atelier. Seulement, ce qu'il produisait, ce n'était pas de charmantes babioles comme celles que Phil avait sous les yeux. Sans que personne l'ait consciemment voulu, les objets sans valeur historique ou même esthétique qui sortaient de son four recelaient une valeur immatérielle plus haute : ils étaient en équilibre, en repos, en accord avec le tao ; il suffisait de les contempler pour entrer en contact avec le monde réel, celui qui gît au-dessous des apparences. Il n'existait pas de semblables objets dans l'atelier d'Anne, mais dans son livre si, et d'une certaine façon il se pouvait que son livre tout entier en fût un : une création tout à fait secondaire sur le plan littéraire, mais qui, mystérieusement, donnait accès à la vérité. De plus en plus, il lui semblait que quelque chose n'allait pas dans son monde, dans le monde d'Anne. Le livre serait comme un trou, un accroc dans cette toile peinte, à travers quoi ceux qui sauraient le lire pourraient passer de l'autre côté. Mais bien peu le sauraient. Sans doute pas Anne.

Par un de ces circuits compliqués et naturels que la construction de son histoire favorisait, l'un des bijoux de Frank Frink se retrouva entre les mains de M. Tagomi, le haut fonctionnaire japonais dont les recherches de cadeau avaient indirectement provoqué le renvoi et la reconversion de l'artisan - cela sans que l'un et l'autre le sachent, ni se rencontrent jamais. M. Tagomi avait lui aussi des soucis. Pour sauver une vie, il lui avait fallu en sacrifier deux, réalité difficilement soutenable pour un bouddhiste. Il était prostré sur un banc, petite silhouette frêle en costume noir, dans un jardin public de San Francisco. Machinalement, il sortit le bijou de sa poche et se mit à le palper, puis à le regarder. Le triangle d'argent accrochait les rayons du soleil.

En quittant, pensif, le jardin public, M. Tagomi fut étonné de ne pas voir de vélos-taxis. Puis, débouchant sur les quais, il s'arrêta, bouche bée : un gigantesque ruban de béton s'étendait le long de la baie. Cela ressemblait à une monstrueuse chenille de fête foraine, sur laquelle grouillaient des véhicules aux formes bizarres. M. Tagomi crut d'abord rêver : il passait par là tous les jours et n'avait jamais vu cette voie de circulation futuriste dont la construction aurait dû s'étendre sur des mois, des années. Mais il avait beau cligner des yeux, la vision aberrante ne se dissipait pas. Affolé, il interrogea un passant, qui dit que c'était l'autoroute de l'Embarcadero. Le ton de sa réponse était à la fois surpris et amusé, comme s'il avait affaire à un idiot de village. Ce manque de respect de la part d'un Blanc heurta M. Tagomi. Espérant se reconforter, il entra dans un bar, mais aucun des Blancs assis devant le comptoir ne se leva pour lui céder sa place. Il sentit le sol se dérober sous ses pieds. Où, dans quel cauchemar était-il tombé ? Le triangle d'argent l'avait désorienté, arraché à son univers, à son espace, à son temps. Il errait, sans repères, dans une zone crépusculaire et menaçante dont il ne savait pas si elle avait une existence objective ou si elle ne prouvait qu'une soudaine défaillance chez lui : trouble aigu de l'oreille interne, somnambulisme, hallucination...

Puis les vélos-taxis reparurent, Américains qui pédalaient pour des Japonais. Le monde familier se recomposa. M. Tagomi n'avait guère dû s'en absenter plus de dix minutes. Mais il se demanderait jusqu'à la fin de sa vie où il avait passé ces dix minutes et n'oserait plus jamais regarder l'étrange bijou qui lui en avait ouvert la porte. Ni feuilleter le fameux et scandaleux roman d'Hawthorne Abendsen, *La sauterelle pèse lourd*.

Cet Hawthorne Abendsen était un écrivain de science-fiction dont le livre, interdit par le Reich, circulait plus ou moins librement dans la zone japonaise et provoquait des controverses passionnées. Il décrivait un inonde imaginaire dans lequel les Alliés avaient gagné la guerre en 1945.

Comme on ferait passer un test à ses proches, Dick soumit le roman d'Abendsen à presque tous les personnages du sien. Aux yeux de certains lecteurs, il relevait d'un genre de fiction particulièrement absurde et

vain, encore plus absurde et vain que l'anticipation, car nul ne peut jurer qu'une chose n'advient pas, mais qu'elle n'est pas advenue, oui, et alors à quoi bon ? D'autres le jugèrent troublant. « Curieux, observa l'un d'eux, que personne jusqu'ici n'ait pensé à écrire un tel livre. Il donne à réfléchir et comporte une leçon morale. Il doit nous aider à apprécier notre bonheur. Bien sûr, ce n'est pas toujours drôle d'être sous la domination des Japonais, mais nous pourrions être tellement plus mal partagés... » La réaction la plus vive fut celle de Juliana. En imaginant cette brune séduisante et passablement névrosée, Dick n'avait pas seulement donné libre cours à un fantasme érotique, mais tracé le portrait de la lectrice idéale - c'était la même chose, pour lui. Elle ne le déçut pas. Elle ne pensa pas que le roman d'Abendsen était bizarre, distrayant ou qu'il faisait réfléchir, mais qu'il était *vrai*, « Suis-je la seule à le savoir? Je le parierais. Personne à part moi n'a saisi le sens de *La sauterelle pèse lourd*. L'auteur nous a parlé de notre univers, de ce qui nous entoure ici et maintenant. Il veut nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Il faut que je le rencontre. »

Quand, pour corser l'intrigue, il y avait injecté cet écrivain qui, dans le monde de son livre, en écrivait le pendant, il ne savait pas encore s'il le ferait apparaître, si ses personnages le verraient ou non. Peut-être valait-il mieux qu'on ne sache pas s'il existe. L'idée de le représenter le séduisait et l'effrayait à la fois. Comme de s'approcher d'un miroir.

Venir à sa propre rencontre et se demander alors qui approche. Un reflet, bien sûr, un simple reflet. Mais à un certain type de personnes il est impossible d'imaginer que le miroir ne recèle pas une profondeur, qu'il n'y a pas, de l'autre côté de cette surface qu'on croit plane, un monde aussi complet et réel que le nôtre, peut-être plus. Que ce couloir dont on aperçoit l'amorce ne se poursuit pas aussi dans le monde du miroir. Et, de fil en aiguille, on en vient facilement à l'idée que le vrai monde se trouve de l'autre côté du miroir et que nous sommes, nous, les habitants du reflet. Phil le savait depuis sa petite enfance, et il en savait même un peu plus que les autres ; car il savait, lui, qui vivait de l'autre côté du miroir. De ce côté-ci, qu'on lui disait être le réel, Jane était morte et pas lui. Mais de l'autre, c'était le contraire. Il était mort et Jane se penchait anxieusement sur le miroir où habitait son pauvre petit frère. Peut-être le vrai monde était-il celui de Jane, peut-être vivait-il dans le reflet, dans les limbes. On avait parfaitement imité le réel pour ne pas l'effrayer, mais il vivait parmi les morts. Il faudrait un jour, pensa-t-il, écrire un livre qui raconte cela : comment quelqu'un découvre qu'en fait nous sommes tous morts.

L'oracle lui avait ordonné de décrire le monde caché de l'autre côté du miroir et, guidé pas à pas, il avait obéi. Il avait décrit le livre qu'y écrivait à sa place Hawthorne Abendsen. Il avait décrit cette fille aux cheveux noirs, tout le contraire d'Anne, c'est plutôt Jane qu'il imaginait ainsi, et cette fille avait compris, comme Jane l'aurait compris et comme Anne ne le comprendrait jamais, que Hawthorne Abendsen ne parlait pas d'un autre monde, d'un monde imaginaire, mais du monde réel. Et maintenant, elle voulait le rencontrer. À la place d'Abendsen, il lui semblait qu'il en aurait terriblement envie et terriblement peur à la fois, comme de rencontrer Jane ou la mort. Mais ce n'était pas à lui de décider.

La fin du livre approchait. Il le savait aussi sûrement, en l'écrivant, qu'un lecteur à qui il suffit de compter le nombre de pages qui restent. Juliana avait arrêté sa voiture au bord d'une route déserte traversant les montagnes Rocheuses. Ses cheveux noirs étaient mouillés. Ses seins menus et fermes palpitaient librement sous la belle robe neuve offerte par un nazi dont elle avait quelques heures plus tôt tranché la carotide au rasoir. Elle sortit de son sac les deux volumes noirs, fatigués, de l'édition Baynes, et là, dans la voiture dont le moteur tournait toujours, lança les trois pièces en demandant : « Bon, maintenant, que dois-je faire ? Dites-moi ce que je dois faire, je vous en prie. »

Elle obtint l'hexagramme 42 - l'augmentation -, que trois lignes mobiles transforment en 43 - la percée.

« On doit résolument faire savoir la chose à la cour du roi. Elle doit être annoncée conformément à la vérité. Danger. »

Dick se mordit les lèvres. Il avait espéré une de ces réponses vagues, comme le *Yi-King* en fait parfois, qu'on peut interpréter à sa guise. Mais celle-ci était d'une clarté effrayante. Il fallait se rendre à la cour du roi. Juliana repartit.

On disait depuis le début du livre qu'Abendsen habitait un bunker isolé en pleine montagne - d'où son surnom de Maître du haut château -, mais cela n'intéressait plus Dick de le décrire, et puis il savait bien que ce n'était pas vrai. Le voyage de Juliana prit fin dans la banlieue de Cheyenne, Colorado, devant une spacieuse maison blanche avec une allée pavée de pierres plates conduisant au garage et un tricycle d'enfant sur la pelouse soignée. Le rez-de-chaussée était illuminé, on entendait de la musique et des bruits de voix : une party, une banale party.

Elle entra. Encore quelques pages, pensa Dick, un dialogue difficile à écrire et ce sera fini : je saurai ce que raconte ce fichu livre.

Danger.

Un invité désigna le maître de maison à Juliana. Voilà donc à quoi ressemblait Hawthorne Abendsen : un grand type costaud, barbu, en train de boire un Old Fashioned. Elle s'approcha de lui et, sans qu'elle se fût présentée, ils se retrouvèrent en conversation. Il lui proposa un verre, qu'elle accepta. Quoi ? Oh, un Old Fashioned ferait l'affaire.

Elle dit ce qui l'amena et le questionna. Pourquoi avait-il écrit ce livre ? Il lui expliqua comment il s'était servi de l'oracle, qui avait tout décidé pour lui, le sujet, la période historique, les personnages, et fait les mille petits choix nécessaires à l'élaboration d'une histoire. Il avoua même qu'il l'avait interrogé pour savoir comment



esclaffé devant un test aussi ridiculement facile, chacun répond. Quatre membres du groupe, complices de l'expérimentateur, affirment contre l'évidence que B est plus long que A. Le cinquième, qui est en fait le seul sujet de l'expérience, finit inmanquablement, au prix d'un grand désarroi psychique, par rejeter le témoignage de ses sens et rallier l'opinion générale. C'est ce genre d'expérience qu'ont mené à grande échelle les États totalitaires. Ils ont développé la faculté de montrer une chaise aux gens et de leur taire dire que c'est une table. Mieux : de le leur faire croire. De ce point de vue, ce que, poussé par l'oracle, il avait raconté dans son livre n'était pas tout à fait absurde. Il- avait même touché une vérité profonde.

Évidemment, songea-t-il, l'hypothèse aurait été plus plausible en sens inverse : il n'y a pas tellement de raisons pour qu'une démocratie, même gangrenée par la chasse aux sorcières, entretienne les gens dans l'idée qu'ils vivent sous un régime totalitaire ; au contraire, si l'Allemagne et le Japon avaient gagné la guerre, on pourrait tout à fait imaginer qu'ils fassent croire le contraire aux Américains, pour les dominer plus sûrement. Ceux-ci continueraient de mener leur paisible petite vie banlieusarde et de vanter leur Constitution sans se savoir les sujets totalement aliénés du Reich. Année après année, des millions de leurs concitoyens disparaîtraient sans laisser de trace, et personne n'y ferait attention, ne poserait de questions, tant est puissant chez l'homme, pour peu qu'on l'encourage, l'instinct d'ignorer. Mais, dans ce cas, ce serait à Phil Dick, l'habitant de l'Amérique prétendue libre, et non à Hawthorne Abendsen, son double spéculaire, de concevoir des soupçons et d'en tirer la trame d'un roman. Or c'est précisément ce qu'il venait de faire.

Du calme.

Il secoua la tête, s'étira, pour échapper à l'engrenage de ce raisonnement absurde. Il parcourut encore le commentaire de l'hexagramme, espérant y trouver une inspiration pour conclure.

« Seul un cœur exempt de préjugés est capable d'accueillir la vérité. »

S'imaginant dire ça à l'éditeur furieux, il gloussa. Puis fit une dernière tentative.

*Mong*, la folie juvénile.

« Ce n'est pas moi qui recherche le jeune fou, c'est le jeune fou qui me recherche. Au premier oracle, j'informe. S'il interroge deux, trois fois, c'est de l'importunité. S'il est importun, je n'informe pas. La persévérance est avantageuse. »

Bien, bien, dit-il, vexé. J'ai compris.

Juliana avait donc dit tout ce qu'il y avait à dire. Il tapa le mot « fin », puis retourna à la maison en pensant qu'il aurait aimé lire les dernières pages de *La sauterelle pèse lourd*, pour savoir s'il y était question de lui et comment l'autre s'en était tiré.

## 7

### L'idiotie

Comme l'avait prédit l'oracle, *Le Maître du haut château* fut le premier succès de sa carrière : il obtint le prix Hugo, la plus importante récompense que puisse espérer un auteur de science-fiction américain.

Quelques semaines plus tard, un gros paquet arriva, qui contenait les manuscrits de ses onze romans *mainstream*, accompagnés d'une lettre de son agent expliquant qu'on avait fait ce qu'on avait pu, mais que personne n'en voulait et que pour cet aspect de sa production on abandonnait, à regret, la partie. Il fut déçu, mais guère surpris. Il s'était fait à l'idée qu'un obstacle à la fois incompréhensible et infranchissable, comme un champ magnétique, le séparait de cette terre promise, la littérature respectable. Le sort était jeté : il serait roi de son village plutôt que second couteau à Rome. Son karma, blaguait-il à demi, voulait ça.

Ce double verdict lui assignait, définitivement semblait-il, une place qui répugnait à son amour-propre et à celui d'Anne, mais dont il commençait à comprendre qu'elle était la sienne et qu'à celle-là seulement il pourrait donner sa mesure. Plus que le prix, dont il attendait des retombées matérielles qui ne vinrent pas, la jubilation, l'impression de maîtrise éprouvées en tenant, de l'autre côté du miroir, le rôle d'Hawthorne Abendsen le persuadèrent qu'il avait trouvé sa voie. Ce qu'il écrivait là, qui ne pouvait passer que sous le pavillon de la science-fiction, il n'appartenait à nul autre que lui de l'écrire. Tant pis si cela impliquait de rester pauvre, obscur ou célèbre dans un milieu dont sa lucidité lui défendait de méconnaître l'étroitesse : il ne s'y résignait pas de gaieté de cœur, mais devinait que c'était une chance pour lui de ne pas avoir le choix.

Depuis qu'un oracle vieux de cinq mille ans lui en avait garanti la « vérité intérieure », il s'enfonçait méthodiquement dans le labyrinthe de son *idios kosmos*. Son « idiotie » personnelle s'organisait désormais autour de l'intuition lion seulement que le réel est impossible à appréhender directement, puisque filtré par la subjectivité de chacun, mais encore que le consensus à peu près général à son sujet résulte d'une tromperie. Ce que tous les êtres raisonnables, par-delà leurs différences de perception et de jugement, s'accordent à considérer comme la réalité n'est qu'une illusion, un simulacre ourdi soit par une minorité pour abuser la majorité, soit par une puissance extérieure pour abuser tout le monde. Ce que nous appelons la réalité n'est pas la réalité.